

Andrea Binsfeld et Stephan Busch nous invitent pour leur part à découvrir leur analyse philologique et iconographique d'une inscription en provenance de Segobriga découverte pendant des fouilles (2004-2008) de la nécropole située dans la partie nord en dehors des murs de la ville : la stèle de Iucunda, p. 203-230 (*AE* 2007, 805) comparée avec un monument de Mayence (*CIL* XIII 7113). (*Rosa simul floriuit et statim periit. Sklavenkinder in römischen Grabepigrammen. Ein Neufund : die Stele der Iucunda aus Segobriga*). Une fois le document inscrit dans son contexte historique et archéologique, l'analyse de l'épithaphe, qui se présente en effet comme un grand témoignage sur les rapports complexes d'affinités et de dépendances entre les enfants esclaves, les membre non libres de leur *familia* et leur maître, fait l'objet d'une étude minutieuse. Le volet sur le monde romain se clôt par un article de Richard Gamauf sur l'histoire du droit (*Sklavenkinder in den Rechtsquellen*, p. 231-260), qui s'inscrit dans la continuité du *Corpus der römischen Rechtsquellen zur antiken Sklaverei*. R. Gamauf interroge à travers les documents juridiques romains les questions relatives à l'histoire sociale et économique de Rome. L'article évoque principalement le travail des jeunes esclaves, la formation, l'usage de la force, le travail physique, l'exploitation sexuelle, tout en tenant également compte dans cette analyse des questions sociétales telles que l'éducation, l'entretien et les liens d'affectivité. Il convient de mentionner aussi les deux articles d'Erdmute Albert et d'Anja Wieber sur la société moderne et contemporaine. Le premier évoque la traite des enfants en Afrique de l'Ouest, l'initiative nationale de la protection de l'enfance et les problèmes de travail des jeunes filles dans le nord du Bénin (*Kinderhandel in Westafrika? Nationale Kinderschutz initiativen und die Problematik der Mädchenarbeit in Nordbenin*, p. 43-62). Une recherche empirique est menée sur la question de l'immigration et le commerce des femmes et des enfants. La seconde communication, qui clôt le volume, est pour sa part intitulée : *Eine Schwarze Kindheit und Jugend – autobiographisches Schrifttum von Sklavinnen im 19. Jahrhundert im Vergleich zu Lebensbedingungen antiker Sklavinnen* (p. 261-283). L'auteur évoque d'emblée la rareté de la documentation concernant les sources antiques pour pouvoir apprécier une lecture autobiographique des enfants esclaves, même s'il existe des documents très précieux, tels que le texte de *Callirhoé* ou l'inscription datée du IV^e siècle et découverte à l'agora d'Athènes (Agora inv. IL 1702), où un incertain, probablement un esclave, se plaint à sa mère de sa maltraitance par son maître, qui semblent dessiner la « schwarze Kindheit » des enfants esclaves. Les écrits autobiographiques du XIX^e siècle plus précisément ceux des esclaves afro-américains offrent une autre dimension de l'expérience et sont riches d'informations, mais il faut sans doute être plus réservé dans la tentative de comparatisme avec le monde antique. La richesse des contributions permet de souligner l'intérêt de l'ouvrage, qui tient autant à son projet qu'à la diversité des analyses qui le composent dans une étude qui, dans l'ensemble, jette un éclairage neuf sur la recherche en matière d'esclavage.

Bassir AMIRI

Alexandra DARDENAY, *Les mythes fondateurs de Rome. Images et politique dans l'Occident romain*. Paris, Picard, 2010. 1 vol. 22 x 28 cm, 237 p., 24 pl., 115 fig., 1 carte. (ANTIQUA). Prix : 44 €. ISBN 978-2-7084-0866-1.

Qu'il s'agisse d'Énée, ou de la louve, la représentation des mythes de la fondation de Rome n'est jamais anodine. En établissant l'historique et la chronologie, le cadre des emplois, les formes et les lieux, de l'Italie aux provinces constitue une démarche intéressante pour qui veut exploiter les ressources de l'art et de l'image comme expressions de la politique. Repartant – mais aussi se démarquant – de la thèse de C. Dulière sur la *Lupa Romana* (Bruxelles, 1979), Alexandra Dardenay nous propose un parcours dans la longue durée et dans l'espace pour analyser ces images et leur attribuer des fonctions interprétatives au fil de l'évolution de l'empire. Évitant à juste titre le piège de la « validité » historique des mythes, l'auteur se cantonne dans la perspective décrite par Tite-Live au début de son œuvre, à savoir l'acceptation de l'origine divine de la puissance romaine à la fois comme source de leur force et comme justification de la reddition des peuples conquis. Elle s'interroge donc tout d'abord sur les formes originelles de l'usage politique des mythes fondateurs, à l'époque républicaine, et tout particulièrement dans l'imagerie monétaire : où la louve symbole de Rome apparaît notamment dans les figurations positives et négatives de la guerre sociale, mais aussi où les *gentes* plébéiennes diffusent l'iconographie de ces mythes en particulier sur des monnaies qui illustrent et alimentent leurs revendications généalogiques. La fin du I^{er} siècle se révèle une période charnière qu'exprime spécialement la frise de la basilique Émilienne : le pieux Romulus s'y distingue du pieux Énée. Il est non pas le gardien des traditions ancestrales mais celui qui fonde une nouvelle cité et qui donne naissance à de nouvelles fêtes religieuses. César fera ainsi progressivement participer Romulus à la construction de son personnage après avoir surtout insisté sur son ascendance troyenne : cette addition des figures d'Énée, des rois albains et de Romulus correspond à son accumulation des pouvoirs, militaires, civils et religieux ; il reste toutefois très modéré dans ces images qui pourtant contribueront à soutenir les critiques monarchiques. C'est Auguste qui fera la synthèse dans une perspective cette fois clairement dynastique. Ensuite on peut suivre une évolution des emblèmes selon les règnes et les besoins de légitimité, avec une accentuation particulière dans la crise du III^e siècle. A. Dardenay nous procure ici une description très intéressante des transformations des images dans l'évolution des idéologies qu'elles véhiculent. La seconde partie du volume est consacrée à la diffusion et à la réception des programmes ornementaux en Italie et dans les provinces. Rapidement, on quitte le cadre monumental public pour celui de l'évergétisme ou pour les décors funéraires. L'analyse compétente et attentive des reliefs et des effigies monétaires doit dès lors s'accompagner d'une étude épigraphique des dédicants et des dédicataires et la recherche montre des faiblesses. Les textes ne sont pas notés avec suffisamment de rigueur, les traductions comportent des erreurs, les interprétations sont quelquefois fautives et cela entraîne des commentaires inadaptés. Ainsi, par exemple, plusieurs indices sont relevés comme preuve que les commanditaires sont de nouveaux citoyens réagissant comme des « parvenus ». Dans le cas de C. Cornelius Caeso (et non Caesus) d'Obulco, il est impossible de proposer cette hypothèse car le personnage, qui multiplie les magistratures et les sacerdoces, est doté d'une double filiation citoyenne (père et grand-père) (p. 151). Par ailleurs les affranchis qui portent des surnoms grecs (cités p. 150 et 163) ne sont pas des « étrangers » récemment introduits dans la société romaine. Il doit bien y avoir 40 ans que cette pratique onomastique des maîtres vis-à-vis des esclaves, sans aucun rapport avec leur origine géographique, a été mise en évidence. Quant à

traduire, dans une manifestation d'évergétisme d'un duumvir, *inlata rei p(ublicae) Iiviratus honoraria summa*, par « après avoir engagé l'argent accordé par l'État à la fonction duumvirale », cela conduit l'auteur à une interprétation confuse des processus de financement des dons. La bibliographie n'est pas toujours complète : pour Igel, par exemple, le colloque de Nancy et Trèves en 2000 (*Annales de l'Est*, 51, 2001) aurait dû être exploité pour l'interprétation sociale du monument ; et l'article de J. Scheid (*AC*, 72, 2003, p. 113-140) aurait permis de faire apparaître qu'il est d'autres explications que politiques à la représentation de Mars et Rhéa Silvia sur un relief funéraire. Ce dernier point n'est pas sans importance méthodologique : si les usages politiques des mythes fondateurs de Rome sont à l'évidence porteurs d'idéologie impériale dans le cadre de monuments publics, officiels, il ne faut pas en oublier pour autant les significations religieuses propres que ces images peuvent apporter dans des contextes différents. L'examen des sarcophages et autres monuments funéraires conduit d'ailleurs à percevoir des hypothèses multiples dont on peut se demander légitimement si elles ont quelque chose à voir avec la dimension politique : Énée image de la *pietas*, Romulus image de la *virtus*, mais images privées. Doit-on comprendre cette iconographie comme représentative des vertus essentielles valorisées par le pouvoir et revendiquées dès lors par le défunt pour apparaître comme un citoyen exemplaire ? Plus encore comme un témoignage de loyauté impériale ? Et lorsque la conclusion du dernier chapitre décrit les emplois domestiques des thèmes comme « une expression populaire du culte impérial » par imitation des images publiques dans la sphère privée, n'est-ce pas surinterpréter ? Au total il est intéressant de constater que la louve nourricière comme figure de Rome toute-puissante s'accordait bien à l'idée que les provinciaux pouvaient se faire de la capitale de l'empire, et de capter les variations politiques des images selon les dynasties. Mais une certaine prudence doit s'imposer lorsqu'il s'agit de globaliser, en un seul type de regard, l'ensemble des représentations des mythes fondateurs de Rome dans les multiples usages qui nous en sont conservés.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Maria R.-ALFÖLDI, Edilberto FORMIGLI & Johannes FRIED, *Die römische Wölfin. Ein antikes Monument stürzt von seinem Sockel*. Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 162 p., ill. (SITZUNGSBERICHTE DER WISSENSCHAFTLICHEN GESELLSCHAFT AN DER JOHANN WOLFGANG GOETHE-UNIVERSITÄT FRANKFURT-AM-MAIN, 49, 1). ISBN 978-3-515-09876-2.

Depuis la restauration, en 1997-2000, de la Lupa Capitolina, une importante controverse agite les savants. Les analyses archéométriques ont en effet abouti à une datation extrêmement basse de la célèbre statue en bronze, non plus à l'époque étrusque comme on le croyait, mais au Moyen Âge, entre 900 et 1250. À cet argument scientifique s'ajoute l'observation qu'au-delà d'un style qui avait toujours déconcerté et que l'on attribuait jusqu'alors à sa grande ancienneté, les techniques de fabrication de la statue – corps coulé d'une pièce, mâchoire rattachée de manière mécanique – se distinguent de celles que l'on peut observer sur des œuvres assurément antiques – pratique de la soudure depuis le VI^e s. av. J.-C. – mais trouvent des parallèles à l'époque médiévale, comme le démontre Edilberto Formigli dans le premier article du